

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 21

Artikel: Parole de chasseur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un excellent discours prononcé au banquet de la société d'arbalétriers *l'Avenir*, disait : « Souvenir des âges anciens, l'exercice de l'arbalète est une des traditions qu'il est bien de ne ne point laisser tomber en désuétude. C'est un des derniers liens qui nous rattachent à nos ancêtres. Il est d'ailleurs reconnu que le tir à l'arbalète est un excellent préparatif au tir de guerre. »

La Belgique compte aussi un nombre considérable d'archers.

En Angleterre, les vieilles sociétés d'archers ont survécu avec tous leurs anciens règlements remontant à plusieurs siècles. Une tradition veut que lorsque le souverain de la Grande-Bretagne vient occuper la résidence d'Holy-Rood, les archers de la compagnie royale d'Ecosse lui apportent trois flèches barbelées.

La reine Victoria a, pour sa part, reçu quatre fois ce présent.

Notons aussi que les dames anglaises ont organisé plusieurs sociétés de tir à l'arc et à l'arbalète et se disputent des prix dans des tournois trimestriels. — Les cibles ont un mètre de diamètre et sont placées à une distance de 150 à 180 mètres.

Nous terminerons ce petit historique des anciens tirs par quelques détails sur l'Abbaye de l'Arc de Lausanne et celle de Vevey.

L. M.
(A suivre.)

Parole de chasseur.

M. Lude, qui était syndic de Vevey, il y a quelque cinquante ans, exerçait la profession de marchand drapier. Sa maison avait une réputation aussi solide que le temple de St-Martin. De toute la contrée, du district fribourgeois de la Veveyse et de la plaine du Rhône, les clients y affluaient. Un jour, arrive un chasseur de Châtel-St-Denis. Il avait besoin de l'étoffe d'un pantalon. Un certain drap couleur chamouis lui tape particulièrement dans l'œil. C'était souple, moelleux, imperméable et inusable. L'aune en valait douze francs. Le chasseur en offre dix, soit tout le contenu de sa bourse. Il en avait une telle envie que le marchand consent à le lui céder à ce prix.

— Seulement, mon ami, lui dit-il, c'est à la condition que vous m'enverrez le premier lièvre que vous débusquerez !

— Vous pouvez y compter, M. Lude.

Des semaines, des mois se passent sans que le syndic drapier voie la queue du lièvre promis, lorsque, un jour de foire, il croise à la rue du Simplon son client de Châtel-St-Denis.

— Hé ! farceur de chasseur, qu'avez-vous fait de mon lièvre ?

— Quoi ! vous ne l'avez pas reçu ?

— Ni moi, ni aucun des miens.

— Je vous l'ai pourtant envoyé.

— Par un messenger amateur de civet, alors ?

— Non. Je vais vous expliquer l'affaire : huit jours après avoir acheté votre drap, j'étais allé promener mon pantalon neuf dans les ravins de la Veveyse. Tout à coup, un gros lièvre me part dans les jambes. J'épaule et je le manque. Alors, comme il détalait du côté de Vevey, je lui crie : « Cours chez M. le syndic Lude, il compte sur toi ! »

Comparaison n'est pas raison.

Il y avait, voici trois quarts de siècle, un grand banquet à la maison de commune de l'Isle. La justice de paix avait été assermentée dans la matinée par un juge du tribunal de Cossonay, ainsi que cela se pratiquait à cette époque. Magistrats de l'ordre judiciaire et membres de la municipalité avaient largement fait honneur à un de ces menus comme les hôtels de première classe eux-mêmes ne nous en servent plus aujourd'hui. Au dessert,

on avait décaché quelques bouteilles de vin de la comète, de ce 1811 dont les vieux gardent encore le souvenir. Les langues s'étaient déliées et l'on avait porté la santé de toutes les autorités constituées. Moins loquaces ou plus timides que leurs commensaux, MM. les assesseurs demeuraient seuls silencieux. Cependant, leur président ayant pris la parole à deux ou trois reprises, ils se firent finalement entendre à tour de rôle, comme s'ils voulaient se rattraper, et ils devinrent intarissables.

M. le juge au tribunal se leva alors, le verre en main, et dit : « Messieurs de la justice de paix de l'Isle, voulez-vous me permettre une image ? Nous sommes entre nous et nous pouvons nous dire nos petites vérités sans que notre dignité en souffre. »

— Parlez ! parlez ! s'écrièrent les convives.

— Eh bien, je comparerai la justice de paix de ce cercle à un violon. Vous, messieurs les assesseurs, vous en représentez les quatre cordes et vous, M. le juge de paix, vous êtes l'archet qui les fait vibrer.

A cette boutade, un éclat de rire secoua toute la tablée, à l'exception de l'assesseur de Mont-la-Ville. S'étant levé à son tour, ce magistrat demanda au juge de Cossonay la permission de faire aussi une comparaison. Cela lui fut accordé sans peine.

— Je trouve, dit-il d'un air sombre, que le tribunal de Cossonay ressemble, les jours d'audience, à l'arche de Noé, parce qu'on y voit toute sorte de bêtes.

Ce mot mit fin aux comparaisons et le banquet finit en queue de truite de la Venoge.

On vilho sergent.

Quand on a été su lo militéro, qu'on a fe lo Sonderbon et petètrè onco la campagne de Bâle, ein treinte-trai, credoublo ! dierro cein no fâ plliési de voire dai sordâ et, s'on demàorè pè Lozena, Yverdon, àobin pè Mâodon, on sè redressè quand lo bataillon de cliào dzouvenès valottets passè tambou battant et musique ein tètâ ! Tonaire ! seimblliè qu'on ein est adé, on sè redressè comeint on piào su on molan et se lo sa, la giberne, lo fusi et to lo bataclan étiont quie, no tsapèrâi d'allâ vito tot cein eimpogni po poià s'einfelâ dein lo bataillon ein einmourdzeint clià que sé dit : *La Suisse même aux premiers jours...*

Mâ, se y'ein a dà tot terribliè po lo militéro, y'ein a prâo assebin, et mimameint dai sergents et dai caporaux que seimbliont dai tot crâno, quand on lè vouaitè passâ pè lè tserrairès, on derâi, quand l'ont met l'habit, que l'ein s'avont atant que lo capitèno et mimameint lo colonet ; de cliào z'iquie, faut on boccon sè demaufâ, kâ la pe bouneimpartia dâo temps l'est dai gaillâ que n'ont què la niaffe, que ne cognassont pas pipetta ào serviço et que sè font fourrâ de cliou dza lo sécond dzo dâo camp. Ce sont dai sordâ que ne sont bons què po la pararda, pu l'est tot.

Vo rassovegni-vo de clià que vo contâvo l'an passâ su ce vilho sergent qu'avâi étâ ào Sonderbon et que sè bragavè d'avâi fe çosse, d'avâi fe cein, que l'avâi tiâ ne sè dierro dè Fribordzâi et qu'on avâi trovâ étâi dèzo on ceresi tandi que lè z'altro ferrailivant, et que droumessai tant bin que 'na tchivra, que brottâvè perquie, l'âi avâi medzi lè frindzès de sè z'épolettès po cein que lè z'avâi praisè po de l'herba.

L'est d'on gaillâ de clià sorta que vu vo z'ein derè jena hoai :

Ia on part dè senannès est arrevâ pè Mâodon on bataillon dè dzouvenos sordâ que passâvant l'écoula pè Colombi (pas Colombi qu'est su Mordze, mâ on outro que sè trovè pè su Nâitsati) et lè z'ont remisâ pè la caserna.

Lo leindéman matin, quand l'ont volliu re-

modâ contre Yverdon, y'avâi ou moué de dzeins po lè vouaitè einvouâ pè compagni et po lè voire défelâ la pararda.

Y'avâi assebin perquie on certain Dzolliet, qu'avâi étâ sergent dâo temps dai fusi à bas-sinets et qu'avâi 'na niaffe dâo tonaire.

Quand bin n'avâi jamé étâ qu'on tot crouie militéro, cé vilho ne fassâ què débliâtterâ su cliào dzouvenos sordâ que s'alignivânt su la plliace et faillâi l'outrè : « Eh ! desâi, n'est pas de noutron temps qu'on arâi fé dinse, on martsivè mi què cein et cein allâvè pe crânameint, assebin on étâi pe d'attaque què cliào d'ora et on avâi mé de goût po lo militéro ; vouaiti-vaï cliào sa et cliào fusi comeint dianstro l'ont cein aligni ! cein a-te façon ! na ma fâi, ne poivont pa pi s'aligni bin adrâi ! Tonaire, s'on étâi dâo bataillon !

— Ta ! ta ! ta ! l'ai fe adon on outro, vo bragâ pas tant, l'onclio Dzolliet : vo rassovegni-vo de clià plliace dezo cé telliot, ào fin boo de la Brouye, et io ni l'herba et ni rein n'a pu crétrè tandi mè de dix z'ans tant cein avâi étâ troupenâ, que l'a fallu la fochèrâ po poiâ ein avâi oquie.

— Binsu, que m'ein rassovigno !

— Et bin sédès-vo porquie clià plliace étâi dinse troupenâi ?

— Ma fâi na ! et porquie ?

— L'est à foocce que lè sergents l'âi sont zu s'étâidrè lè z'altro iadzo tandi que cliào pourro diabbliè de caporaux s'escormantsivant à coumandâ lè z'a-draite et lè z'a-gautse su la plliace !

— Et vo rassovegni-vo onco dè cliào pe-quieti que l'aviont plliantâ ti lè veingt pas tot dâo long de la plliace d'armes ?

— Oï ! oï ! mâ sont via du grantein !

— Bin oï ! mâ vo ne sédès petètrè pas porquie l'aviont plliantâ cliào pequieti ?

— N'ein sé rein, na ma fâi !

— Et bin l'étâi po fèrè alligni lè sergents lè z'altro iadzo, po cein que fasiont adé fèrè dai reings tot corbo et que n'étiot jamé fottu de fèrè front bin adrâi ! **

Tulipes et jacinthes. — Plusieurs massifs de la promenade de Monthenon se parent déjà d'un riant tapis de pensées, de myosotis et autres fleurettes, au milieu desquelles s'élancent quelques premières tulipes.

Comme elles sont gracieuses, ces tulipes dont la hampe droite et lisse comme un jonc se termine par une fleur à six pétales, qui compte parmi les plus belles. — Grâce à de nombreuses variétés obtenues par la culture et leurs délicates nuances, un massif de tulipes, au printemps, est ce qu'il y a de plus coquet, de plus ravissant à l'œil du promeneur.

Originaire d'Orient et introduite en Europe vers 1550, nous dit la *Science illustrée*, sa vogue fut si grande, qu'en 1629, d'après le botaniste anglais, John Parkinson, il n'en existait déjà pas moins de cent variétés. On en compte aujourd'hui plus de quinze cents.

On sait avec quelle fureur sévit, en Hollande, au XVII^e siècle, ce qu'on a appelé la *tulipomanie*. Les oignons de tulipe étaient cotés à la Bourse de Harlem ; on jouait sur eux comme actuellement sur la rente et certains se vendaient un prix fabuleux. Selon Muting, il se fit, en trois ans, à Harlem seulement, pour dix millions de florins d'affaires en tulipes. La variété *semper Augustus* atteignait plusieurs milliers de florins. On cite un amateur qui en acquit un oignon en échange de douze arpents de terre ; un autre qui offrit 4600 florins et, en sus, une voiture avec deux chevaux tout harnachés.

Cependant la jacinthe, aujourd'hui, a détrôné la tulipe, même aux yeux des Hollandais. D'une culture facile, elle donne de grosses grappes de toutes les nuances de l'arc-en-